

Louisiana



Louis-Armand Garreau

Louisiana

par

Louis-Armand Garreau

Édition critique par D. A. Kress



Éditions Tintamarre
Shreveport 2003

Centenary College en Louisiane, Les Éditions Tintamarre et Les Cahiers du Tintamarre bénéficient du soutien financier décerné par le Conseil des Régents de Louisiane (Louisiana Board of Regents) dans le cadre du Fonds de soutien du Conseil des Régents de Louisiane (Louisiana Board of Regents Support Fund) : LEQSF(2003-2004)-ENH-UG-03.

Copyright © 2003, Éditions Tintamarre, Centenary College of Louisiana

Première édition, Éditions Tintamarre, 2003
Première édition, 1849

Garreau, Louis-Armand.
Louisiana

ISBN: 0-9723258-7-5

Library of Congress Control Number: 2003107926

Conception de la couverture : Susan King

Imprimé en Louisiane

Éditions Tintamarre
Centenary College of Louisiana
2911 Centenary Blvd.
Shreveport, LA 71134

Aux Louisianais

Les Éditions Tintamarre — Les Cahiers du Tintamarre

Comité de Rédaction et de Direction

Clint Bruce, Brown University

David Chermie, Conseil pour le développement du français en Louisiane

Dana Kress, Centenary College of Louisiana

Carol Lazzaro-Weis, University of Missouri, Columbia

Chris Michaelides, University of Louisiana, Monroe

May Rush Waggoner, University of Louisiana, Lafayette

Table des matières

Armand Garreau :	
Romancier de la République louisianaise	9
I Un portrait	27
II Un rival	35
III La Provocation	41
IV Conjuraton	49
V Un loyal ennemi	57
VI Le Duel	65
VII Un cœur de jeune fille et un cœur de prêtre	73
VIII Ange d'amour et ange de pitié	83
IX Convalescence	89
X Un peu d'histoire	97
XI Départ – Projets – Retour	105
XII La Louisiane devient espagnole	123
XIII Une infamie légale	133
XIV Un drame	145
XV Amour et Haine	155
XVI Jugement	167
XVII Un mariage pour le ciel	173
XVIII Un bourreau	191
XIX Le Condamné flétrit le bourreau	203
XX Derniers projets	209
XXI Une mort subite	219
XXII Dernière prière et dernier soupir	227

Appendice	235
Notes	237
Œuvres consultées	251

XVIII

Un bourreau

Barbare Tisiphone, implacable Mègère,
Nuit, Discorde, Fureur, Parques, monstres, Cerbère,
Reconnaissez ma voix, et servez mon courroux !
Dieux cruels ! Dieux vengeurs ! je vous évoque tous.
Venez semer ici l'horreur et les alarmes ;
Venez remplir ces lieux et de sang et de larmes.
Rassemblez, déchaînez tous vos tourments divers ;
Et, s'il se peut, ici transportez les enfers...
LONGEPIERRE, *Médée*¹.

Il est minuit. De sombres nuages couvrent le ciel ; de rapides éclairs embrasent les ténèbres, et la voix grondante du tonnerre roule dans l'espace ; de larges gouttes de pluie, précurseurs de la tempête, s'échappent des nuées trop pleines ; tout présage une horrible nuit.

Enveloppé d'un manteau, un homme sortit à cette heure de la maison située au coin des rues d'Orléans et Royal. À peine avait-il fait quelques pas dans la rue, qu'une ombre, comme lui enveloppée, sortit sans bruit par la même porte, et réglant son pas sur le sien, rasant les murs pour échapper au regard, le suivit de loin.

L'homme se dirigea vers la levée. Là, il s'arrêta et promena autour de lui un œil interrogateur. La personne qui le suivait s'était cachée dans l'angle d'une porte. La pluie tombait déjà par torrents, et sans les éclairs qui, à chaque instant, venaient jeter leur clarté sinistre dans la nuit, il eût été impossible de rien voir à ses pieds.

Après un moment d'hésitation, l'homme suivit le cours du fleuve ; l'ombre marcha dans la même direction.

Il arriva à la place de la ville, sur laquelle on a depuis bâti l'hôtel de la monnaie et la rue Gallatin ; il continua sa marche. Bientôt les

maisons devinrent plus rares ; il se trouva enfin hors de la ville ; l'ombre le suivait encore.

L'orage éclata alors dans toute sa violence. Le ciel paraissait en feu. Les ruisseaux des rues ne pouvant écouler assez rapidement les eaux de la pluie, avaient changé les routes en véritables torrents. Cependant le voyageur avançait toujours dans la campagne, et toujours l'ombre le suivait.

À l'entrée du bois s'élevait une misérable cabane. Rien n'était plus triste que l'aspect de cette demeure. C'est là que le voyageur s'arrêta. Il frappa rudement à la porte. On fut longtemps sans répondre. L'homme s'impatiait ; il allait peut-être prendre le parti d'enfoncer les planches mal jointes qui servaient de porte, quand on ouvrit.

En ce moment un éclair parut embraser la forêt, et laissa voir debout sur le seuil de la cabane, un nègre presque nu.

— C'est toi qu'on appelle Jeannot ? lui dit le voyageur.

— C'est moi² !

— Tu es seul ici ?

— Pourquoi ?

— Que t'importe ? Es-tu seul ?

Le nègre ne répondit point, et entra d'un pas dans l'intérieur de sa cabane.

— As-tu donc peur ?

— Non ! mais je suis prudent. Et le nègre reparut sur le seuil ; il avait une hache à la main.

— Maintenant, continua-t-il, je puis vous dire que je n'ai ici d'autre compagnon que cela ; et il montra la hache.

— C'est tout ce que je voulais savoir. Allume une lampe ou du feu, pour que je voie dans ton bouge, et entrons, car j'ai besoin de te parler.

Bientôt après, la pâle lueur d'une lampe se distingua à travers les planches de la cabane, dont la porte fut refermée.

L'ombre qui avait suivi le voyageur s'approcha sans bruit, et colla son oreille sur la mince cloison qui la séparait du nègre et du voyageur. Ce dernier s'était assis sur l'unique escabeau qui se

trouvât dans la chambre ; le nègre s'était appuyé sur le grabat qui lui servait de couche.

— Tu es esclave ? demanda le voyageur.

— Oui, monsieur.

— Tu appartenais au gouvernement français, et tu étais employé à entretenir le canal où s'égouttent les eaux de la ville ?

— Oui, monsieur.

— Maintenant tu appartiens au gouvernement espagnol ?... Tu sais cela ?

— Je m'en doutais.

— On dit que tu as du courage... que rien ne t'effraie ?

Le nègre ne répondit pas.

— Serais-tu content d'être libre ?

— C'est selon ! Si c'est pour mourir de faim, j'aime mieux être esclave.

— Mais si l'on te faisais libre et riche ?

— Alors je serais reconnaissant et heureux.

— Je le crois sans peine... Eh bien ! moi, je viens t'offrir la liberté et la fortune.

Jeannot jeta sur son hôte un regard de doute et de défiance.

— Tu ne me réponds pas ? poursuivit ce dernier.

— J'écoute.

— Tu ne m'as donc pas entendu ? Je t'offre la liberté et de l'or !

— J'entends bien ; mais je ne comprends pas.

— Il me semble que rien n'est cependant plus facile à comprendre.

— Oui ! mais je sais, moi, qu'un blanc n'a pas coutume de donner à un pauvre nègre qu'il ne connaît pas, la fortune et la liberté, sans attendre quelque chose en retour.

— Eh bien ?

— Eh bien !... C'est cette chose que j'écoute.

— Tu es prudent, Jeannot !

— Je vous l'ai déjà dit.

— Tant mieux !... Tu comprendras alors tes intérêts, et tu accepteras.

Jeannot resta silencieux. Le visiteur poursuivit :

— Tu sais, sans doute, que plusieurs Français ont été condamnés à mort par le nouveau gouverneur, monseigneur Oreilly ?

— Je le sais.

— C'est demain que le supplice des condamnés doit avoir lieu.

— Je le sais.

— Mais pour une exécution, trois choses sont nécessaires.

— Quelles sont ces choses ?

— D'abord les condamnés ! nous les avons.

— Après ?

— Puis, la potence ! Elle est prête.

— Après ?

— Enfin le bourreau !... Celui-ci manque.

Le regard du voyageur s'attacha à la physionomie du nègre.

Jeannot tressaillit ; il commençait à comprendre.

— Tu me devines ?

— Expliquez-vous.

— Demain tu seras libre, demain tu seras riche ; mais demain il y aura un bourreau qui attendra les coupables, près de la potence..., et ce bourreau...

— Ce bourreau ?

— Ce sera toi !...

Jeannot s'attendait à cette conclusion ; cependant tout son corps trembla. Puis se levant résolument :

— Demain je serai encore esclave, car le bourreau, ce ne sera pas moi !...

— Le voyageur se leva à son tour, et parut écouter ; il lui semblait avoir entendu un léger cri venant du dehors ; mais il crut s'être trompé ; on n'entendait que le sifflement de la tempête et le craquement des arbres de la forêt. Il se remit tranquillement sur son escabeau.

— Tu te trompes, Jeannot, poursuivit-il avec confiance, le bourreau ! ce seras toi !

— Non !... on peut m'enchaîner ; on peut chaque jour me déchirer avec le fouet. On peut me condamner moi-même à la mort, je dirai : Non !

— Être stupide !... Dans un moment, si je veux, tu te traîneras à mes pieds, et tu me supplieras de t'accorder comme une grâce, ce que tu refuses maintenant !

Il y avait quelque chose d'inferral dans la voix et dans le regard du voyageur.

— J'en doute ! répondit Jeannot.

— Connais-tu Julia ?

Le nègre eut peur.

— Sais-tu qu'elle est belle Julia !... Sais-tu qu'elle ferait pâlir de jalousie les plus jolies blanches de la colonie, lorsqu'elle danse, le dimanche, une de ces rondes africaines, aux poses si souples et si lascives !... Foi de gentilhomme ! je n'ai jamais vu de taille plus divine !... On se mettrait à genoux devant elle, quand l'amour rend ses beaux yeux humides de volupté !... Comme son cou gracieux se balance amoureusement sous les perles éclatantes du corail !... As-tu remarqué cela, Jeannot ?

Le pauvre nègre sentit un frisson mortel parcourir tous ses membres. Le visiteur continua :

— Sais-tu que le jais et l'ébène ont moins de lustre que sa peau brillante ?... Sais-tu que l'émail le plus pur est bien terne à côté de ses dents si blanches ?... Et pourtant Julia est esclave... ; et avec un peu d'or, on peut rendre la liberté à la jolie fille..., et je connais plus d'un grand seigneur qui donnerait toute sa fortune pour avoir le premier amour de Julia !...

Jeannot tremblant, inquiet, écoutait dans une appréhension horrible.

Son hôte poursuivit :

— Avoue, Jeannot, avoue que ce serait affreux, de voir déchirer par le fouet d'un maître, ce corps si gracieux et si beau !... horrible de le voir se tordre sanglant et nu, exposé à tous les yeux, quand Dieu semble ne l'avoir fait que pour connaître les enivremens de l'amour et les palpitations de la volupté !... Infâme de le savoir entre

les mains d'un homme qui peut en disposer en maître, et qui, lorsqu'il en sera las et repu, le jettera avec dégoût à la satiété de ses amis ou du premier venu !... N'est-ce pas, Jeannot, oh ! n'est-ce pas, que ce serait affreux... horrible... infâme !...

Le malheureux esclave avait les yeux injectés de sang. Ses dents s'entrechoquaient comme dans un violent accès de fièvre ! Il s'appuya sur son grabat.

— Pourquoi me dites-vous tout cela ? murmura le pauvre Jeannot avec une angoisse inexprimable.

— Parce que j'ai un choix à te proposer... Écoute-moi bien... J'ai promis au gouverneur de lui trouver un bourreau pour demain, et il m'en faut un !... J'ai jeté les yeux sur toi ; une fois que ma volonté est arrêtée, rien au monde ne m'en ferait changer. Demain tu seras donc le bourreau des condamnés français, ou...

— Ou ? fit le nègre avec une inquiétude indicible.

— Ou tu deviendras mon esclave, à moi !... et je n'ai pas besoin de te dire quel sort je te prépare.

— Oh ! que m'importe à moi la souffrance ou la mort !

— Oui ! continua le seigneur en élevant la voix jusqu'au ton de la menace, oui, mais Julia aussi, sera mon esclave ; mais la souffrance et la mort seront aussi son partage ! et avant sa mort je la jetterai dans les bras de tous les nègres qui en voudront, et toi, toi seul entends-tu bien, tu n'en approcheras pas... ; et tu seras témoin du délire brutal de tous les autres... et tu grinceras des dents, pendant qu'eux nageront dans la joie... Le seul bien que tu partageras avec elle sera le supplice... Supplice lent, continu... Supplice de tous les jours... Tu verras sa beauté se flétrir sous les caresses des autres !... Tu verras son corps s'étioler et périr sous le fouet d'un maître !... Comprends-tu maintenant ?

— Oh ! pitié, monsieur ; que vous ai-je fait pour mériter tant de haine ? que vous a fait la pauvre Julia ?

Et Jeannot se traînait aux pieds de son hôte.

— Consens à ce que j'exige de toi, et tu seras libre. Julia aussi sera libre, et vous serez de plus tous deux riches et heureux.

— Mais vous ne sentez donc pas que si aujourd'hui Julia m'aime, demain je serai pour elle un objet d'horreur et de mépris !

— Pourquoi donc ?

— Pourquoi ?... Oh ! fit le nègre en frissonnant, parce que demain j'aurai tué des hommes !...

Le voyageur réfléchit un instant.

— Et si Julia n'en savait rien ? Si tu prenais un masque ?... Si tu te déguisais enfin ?

— Mais, moi, moi je le saurai..., et à moi le sang me fait peur !...

— Imbécile !... Il n'y aura pas de sang !... Tu tireras une corde..., tu t'appuieras sur des épaules qui s'agiteront un instant..., puis rien !...

En parlant ainsi, l'étranger était affreux à voir, effrayant à entendre.

Jeannot se recula involontairement.

— Maintenant choisis !

— Oh !... fit le nègre d'une voix suppliante.

— Veux-tu la liberté et la fortune pour toi et pour Julia ? ou préfères-tu pour vous deux le supplice ?

— Oh ! s'il n'y avait que le supplice à craindre !

— Oui !... mais j'y ajouterai tous les raffinements possibles... et je te jure que je m'y connais !... Eh bien ! prononce, dit le voyageur en se levant.

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Tu acceptes ? n'est-ce pas ?...

— J'accepte !... murmura le pauvre Jeannot d'une voix éteinte.

— C'est entendu !... mais ne reviens pas sur ta décision au moins !... ou ma vengeance serait terrible ! affreuse !

Le nègre baissa la tête.

— Tu me comprends bien, Jeannot ?... je puis compter sur toi ?...

— Vous pouvez compter sur moi.

— Bien ! demain de bonne heure je t'enverrai un déguisement... adieu !

Jeannot ne remua pas. La tête penchée, les bras pendants, il restait là, immobile, comme écrasé sous le poids de la terrible mission qu'il

venait d'accepter. À un léger bruit qui se fit près de lui, il releva la tête... L'étranger n'était plus là ; mais à sa place, une femme se tenait debout et le regardait avec pitié.

— Me reconnais-tu, Jeannot ?

— Oh ! oui ! dit le nègre avec accablement.

— Et connais-tu le seigneur qui sort de chez toi ?

Jeannot fit tristement un signe négatif.

— Comment as-tu pu accepter la proposition infâme qu'il vient de te faire ?

L'étonnement se peignit dans les traits de l'esclave.

— Oh ! je sais tout, poursuivit la femme. Si la haine veille pour le crime, l'amour veille aussi pour le salut... Jeannot, tu n'iras pas demain vers la potence des condamnés !

— Je n'irai pas ?... Ô Liza !... j'ai promis !

— Oui ! mais tu ne tiendras pas ta promesse.

— Et Julia !... et le supplice... et le fouet... et le corps de Julia déchiré... et son amour perdu... et ses caresses à d'autres... et que sais-je moi ?... oh ! j'irai, Liza, j'irai.

— Crois-tu donc insensé, conserver l'amour de ta Julia, après cette horrible action ?

— Jamais ! jamais, elle ne le saura !

— Dès demain... car je le lui dirai, moi !...

— Vous ? et le pauvre nègre recula épouvanté.

— Moi !... Tu dois me connaître, Jeannot. Pour mes amis il n'est rien que je ne fasse... mais je ne recule devant rien, non plus, pour nuire à mes ennemis... et je te jure une haine éternelle, si tu obéis au seigneur don Manuel.

La vieille Liza, en parlant ainsi, avait les yeux brillants de rage ; ses lèvres entr'ouvertes par la colère, laissaient voir des dents blanches et pointues, qui lui donnaient l'aspect d'un animal féroce. Jeannot la regardait avec effroi.

— Écoute-moi ! poursuivit-elle. J'ai vu mourir ta mère ; je lui ai juré de veiller sur toi. Jusqu'ici j'ai tenu mon serment. Sur le navire qui nous prit libres dans notre patrie, et qui nous transporta esclaves à la Louisiane, je souffrais bien, Jeannot ; j'avais mon pauvre enfant

mourant, et les traitements des blancs étaient bien cruels pour nous... si cruels, hélas ! que ta mère y a succombé. Cependant, je t'ai soigné quand tu étais malade... j'ai promis aux blancs qui voulaient te jeter dans les flots avec le cadavre de ta mère, de te soigner comme mon fils, et de te sauver... Leur intérêt les y engageait ; ils ont cédé à ma prière, et tu as vécu, Jeannot... Depuis, bien souvent, j'ai veillé sur toi, et si aujourd'hui tu as l'amour de la belle Julia, c'est à moi, Jeannot, à moi que tu le dois.

Le nègre plongé dans l'abattement restait silencieux. Liza continua :

— Si Julia a remarqué ton adresse, c'est grâce à moi ! si elle a admiré ton courage et ta force, c'est que je me plaisais à lui raconter ce que je t'avais vu faire !... Tu sais cela, Jeannot.

— Ce que vous dites est vrai, Liza, je le sais, et si vous aviez besoin de ma vie, demandez-la ; elle est à vous... Après Julia, vous êtes tout ce que j'aime au monde.

— Bien, Jeannot, bien !... je ne veux point ta vie ;... je veux seulement que tu ne fasses pas une action infâme !

— Et comment puis-je reculer maintenant ?

— Comment ?... comment ?... ah ! quand on veut, on trouve toujours... Et moi, je trouverai... écoute... Parmi les condamnés, il y en a un que j'aime, non pas parce qu'il est bon, parce qu'il est brave, parce qu'il est beau ; mais parce qu'il est aimé de ma fille, de ma douce Louisiana... entends-tu ?... Eh bien, malgré la haine du seigneur don Manuel qui le poursuit ; moi pauvre esclave ! je veux le sauver !... Tu souris ! insensé !... je le veux ! te dis-je, et pour y arriver rien !... non rien ne m'arrêtera !...

— Mais enfin, vous savez les horribles menaces que ce seigneur m'a faites... Est-il possible de lui désobéir, et de soustraire ma belle Julia à sa vengeance ?

— Peut-être !... et Liza s'approcha de Jeannot... Comprends-moi bien. Si le bourreau manque au supplice le supplice n'aura pas lieu, et l'on sera forcé d'attendre !... et attendre, c'est la vie des condamnés, c'est le salut du capitaine Marquis, c'est le bonheur de ma Louisiana !... car on espère obtenir grâce. Tous les habitants de

la Louisiane sont parents et amis des condamnés ; ils ne fourniront donc pas un de leurs esclaves pour tous leurs parents et leurs amis ; pas un blanc ne consentirait à se charger du mépris de tous ; il n'y a donc que toi, toi seul entends-tu bien, qui puisses te faire bourreau, car toi, tu es l'esclave de l'État ; toi tu n'as pas un maître qui t'empêche d'être assassin, de sang-froid !... oh ! le seigneur don Manuel est habile ! Il a compris tout le parti qu'il pouvait tirer de toi, pour arriver à la satisfaction de sa vengeance et de ses fureurs ; mais il sera trompé, n'est-ce pas, Jeannot ?... demain il t'attendra en vain ?

— S'il ne fallait que fuir, me réfugier dans les bois, et vivre comme un animal sauvage, dès cette heure, Liza, je partirais ; mais derrière moi je laisse Julia, et la vengeance du grand seigneur tombera terrible sur elle seule !... Ce serait lâche, Liza, d'exposer Julia à la fureur de cet homme.

— Tu as un autre moyen.

— Ah ! dites, dites !

— Il y a cinq condamnés ! Il te faudrait donc être cinq fois bourreau ! Cela demande beaucoup de courage, d'abord... et puis beaucoup de force, Jeannot ; car cela doit fatiguer d'être assassin !...

— Après !... après !...

— Tu n'auras donc pas trop de tes deux bras robustes pour soulever cinq fois les corps de ces hommes !...

— Après !... après !...

— Mais, s'il faut deux bras vigoureux pour être bourreau !... l'amant heureux n'en a besoin que d'un, Jeannot, pour presser sa maîtresse sur sa poitrine !... Comprends-tu ?

Jeannot regarda Liza avec des yeux égarés.

— Aurais-tu peur ? fit la vieille esclave avec mépris.

— Peur !... non ! dit le nègre d'une voix mal assurée ! mais, Liza, pour n'avoir plus qu'un bras, il faut...

— Que l'autre tombe, Jeannot.

Jeannot recula en frissonnant.

— Lâche !

Le nègre ne répondit pas.

— Il aura assez de cœur pour être meurtrier..., cinq fois, et il n'en aura pas assez pour voir couler son sang, à lui ! Il a peur !... peur de se faire une légère blessure !... et c'est moi qui ai élevé cet être-là !... et la belle Julia aimait ce lâche !... Oh ! qu'elle va le mépriser, maintenant !... Elle ne dira plus : « le brave Jeannot !... » elle dira : « Jeannot le bourreau !... »

Le nègre poussa un sourd rugissement de rage ; il bondit vers la hache, s'appuya le bras gauche sur l'escabeau ; la hache siffla... un son sourd retentit, le poignet de Jeannot roula sur le sol.

— Ah !... je ne suis ni lâche !... ni bourreau !... Et Jeannot, les yeux brillant d'une sauvagerie énergique, montrait à la vieille Liza son bras mutilé et sanglant.

La vieille esclave se précipita sur lui, prit sa tête entre ses bras, et le baisant au front :

— Bien ! mon fils ! bien ! Oh ! je te connaissais ! je savais bien, moi, que tu ne voudrais faire ni un crime, ni une lâcheté !

Elle entraîna Jeannot vers son grabat, et elle se mit à panser sa blessure.

* * *

Le lendemain matin, au moment où don Manuel sortait de sa chambre, Liza se présenta devant lui, et lui remit un paquet.

— Voilà, dit-elle, ce qu'un nègre vient de me remettre, en me disant qu'un nommé Jeannot était bien malade, par suite d'un affreux accident, et que vous ne deviez plus compter sur lui.

Don Manuel rentra dans sa chambre, ouvrit le paquet... C'était une main sanglante... La main d'un nègre !

L'Espagnol poussa un cri d'horreur ! puis il marcha avec agitation.

— C'est égal !... dit-il, les dents serrées par la rage, c'est égal ! j'ai promis un bourreau, et il y en aura un...

— Oui ! mais je suis là, moi !... murmura tout bas la vieille esclave, épiant derrière la porte !